

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie Laberge
Un théâtre qui attend son heure

Jacques De Decker

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Decker, J. (1996). Marie Laberge : un théâtre qui attend son heure. *Lettres québécoises*, (81), 14–15.



Marie Laberge : un théâtre qui attend son heure

le Québec compte en Marie Laberge l'une des voix essentielles de la dramaturgie de cette fin de siècle, annonciatrice de ce que sera le renouveau de l'art de la scène de demain.

PROFIL

Jacques De Decker

POUR AVOIR, À DIVERSES REPRISSES, entendu une mouche voler dans la grande salle du théâtre Marigny, non loin des Champs-Élysées, à l'écoute de Claude Piéplu interprétant *L'homme gris* ; pour avoir, dans l'immense vaisseau qu'est le Palais des Beaux-Arts de Charleroi en plein Pays Noir, au sud de la Belgique, partagé l'émotion de près de mille spectateurs suspendus aux lèvres des protagonistes d'*Oublier* ; pour avoir, plusieurs soirs de suite, à La Licorne à Montréal, frémi avec l'assistance devant le machiavélisme du *Night Cap Bar* ; pour avoir, au Café de la Place, toujours à Montréal, partagé dans le recueillement les débats de conscience d'*Abélard et Héloïse* — Marie Laberge interprétant d'ailleurs elle-même Héloïse — ; pour avoir, dans un petit théâtre *upstairs* londonien, été ému par la bouleversante cantate à deux voix qu'est *Aurélie, ma sœur*, je me crois autorisé à dire que Marie Laberge est l'un des plus importants auteurs dramatiques vivants de langue française. Et j'ajouterais, si je veux me départir de l'objectivité critique qui est mon constant souci, qu'elle est à mes yeux l'écrivaine de théâtre qui compte le plus dans le monde francophone.

Il n'y a pas d'hyperbole dans cette formulation ni d'excès d'admiration éprouvé pour une artiste que je tiens aussi pour une amie exceptionnelle. Elle est devenue mon amie parce qu'elle a du talent, je ne lui attribue pas du talent parce qu'elle est mon amie. La connivence entre nous est née d'un texte, pas d'un texte de théâtre, mais d'un entretien, paru dans cette revue, au sommaire de la livraison du printemps 1982. L'entretien était conduit par André Dionne, elle occupait quatre pages. Elle contenait des déclarations qui ne me quitteront sans doute jamais, celle-ci en particulier :

On a une personne avec qui l'on est dans la vie et c'est soi-même. Il y a une personne avec qui l'on meurt et

c'est soi-même. Tout l'amour du monde ne fera jamais que l'autre va mourir au même instant que toi. Et même si tu te tues ensemble, tu es quand même tout seul pour recevoir la balle.

Cette phrase m'a littéralement giflé. Comme d'autres passages d'une conversation qui abondait en aveux de cette intensité, elle me révélait un tempérament, une vision de la vie, une *Weltauerschauung*, comme disent les doctes, qui trahissait que parlait là une auteure qui « avait quelque chose à dire », selon l'expression consacrée, et même quelque chose à crier. Je n'ai eu de cesse de savoir ce qu'avait écrit cette jeune femme. Avec une certaine appréhension, cependant. Avec une sensibilité aussi exacerbée, une telle disponibilité à la détresse, une écoute aussi affinée du malheur d'être, n'allais-je pas tomber sur de la littérature d'effusion, de déballage impudique, où le déferlement de la confession ou de la plainte balaierait le travail d'écriture proprement dit, la démarche artistique elle-même ?

J'eus la chance de rencontrer Marie Laberge quelques heures après la lecture de cet article. À la sauvette, dans un bar d'hôtel. J'avais déjà fait mes bagages, j'allais reprendre l'avion pour Bruxelles. Je glissai près des livres que je me promettais de lire durant le vol les volumes qu'elle me remit. Dès le décollage, je les ouvris. Ma découverte de Marie Laberge commença avec *L'homme gris*. Elle se prolongea durant les sept heures de la traversée de l'océan par les autres textes qu'elle m'avait confiés, tout son théâtre des premières années en fait. J'ai vécu cette nuit de lecture dans un bonheur mêlé d'intimidation et d'inquiétude. Je n'en croyais pas mes yeux, j'étais frappé par la force, la maîtrise, la pertinence de ces pièces, j'appréhendais d'être déçu à la page suivante, à l'œuvre suivante. Il n'en fut rien : Laberge est comme tous les grands, elle a sa note, sa basse continue, elle ne peut pas descendre sous un certain niveau qui lui est propre, elle a son ton, son registre, sa couleur, sa palette. Elle les a eus d'emblée, elle les a cultivés,



affermis depuis, mais ils étaient là depuis ses esquisses, qui ne furent jamais des balbutiements.

La particularité des auteurs qui comptent vraiment, c'est de ne parler comme personne tout en parlant pour tout le monde. D'avoir une approche, un point de vue, un regard sur le monde, la société et leurs semblables qu'ils ne partagent avec aucun confrère, mais en même temps de se moquer de cette originalité foncière, fatale, presque ontologique, nullement recherchée ou revendiquée comme un signe distinctif, pour se faire, à partir de là, l'interprète d'une douleur, d'une énigme, d'un vertige qui appartiennent à tout un chacun. Laberge écrit au nom de l'humanité, pas au nom d'une faction ou d'une

paroisse, elle ne se demande pas si elle plaît aux quelques hérauts provisoires qui décrètent ce qui est ou n'est pas dans la ligne, elle se branche immédiatement sur ses frères et sœurs solitaires et meurtris par l'existence et elle leur apporte ce dont les vrais poètes de la scène sont prodiges, les Molière, Tchekhov ou Williams : la compassion.

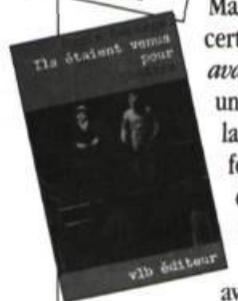
Cela ne signifie pas, répétons-le, qu'elle ne soit pas une créatrice de formes, une expérimentatrice. Peu d'auteurs contemporains se sont autant colletés avec les genres, leurs impératifs et leur valeurs d'usage. Mais, encore une fois, elle ne l'a jamais fait pour être au diapason d'un certain goût du jour. *Night Cap Bar* est une pièce policière ; *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles*, une chronique d'Histoire ; *Pierre*, une sorte d'oratorio ; *Le faucon*, son incursion la plus avancée dans la psychanalyse ; *Jocelyne retrouvée morte dans ses larmes*, une forme d'opéra de chambre ; *Oublier*, comme on ne l'a pas toujours dit de manière flatteuse, une tranche de vie, voire un mélodrame. Chacun de ces défis, à proprement parler littéraires, comporte une immense part de risque. C'est que les références de ces diverses avancées en terrains balisés sont exigeantes, impressionnantes même. Il y a une certaine manière de refuser tous les modèles qui est un confort. Laberge n'a jamais rien fait de confortable.

Mais le plus étrange, et le plus rare, c'est que cette capacité de relever des gageures sur le plan du contenant, du signifiant, n'entraîne jamais chez elle la moindre distraction de son intention première, de sa ligne de force, de sa hantise. Il y a une problématique, une thématique propres à Laberge, laquelle revient toujours sur les lieux de ses questions vitales. Et elles ont toutes partie liée avec la lucidité. Lucidité face à la mort, qui donne sa juste dimension et son exact prix à la vie, face

à l'amour, qui ne se conçoit que dans l'authenticité du don et de l'échange, face à l'édification du moi, qui ne souffre ni trahison ni compromis. Les personnages de Laberge sont toujours saisis à l'heure de vérité, celle où l'épreuve les met au pied du mur, en demeure de choisir la vérité, de pourfendre le mensonge, ou de s'enliser dans l'aliénation ou l'imposture.

C'est pour cela qu'à notre époque de leurre, d'illusion et de faux-semblant, le théâtre de Laberge, tout classique qu'il se veuille au premier abord, dérange, perturbe, embarrasse. Parce qu'il n'élude rien, ne troque pas un pouce de sincérité contre la moindre séduction de l'effet à bon marché, fût-il assuré d'épater la galerie. C'est pour cela que Laberge est une auteure pour demain, qui aura su contourner les tribunaux des instances de célébrité à courte vue pour toucher directement ses contemporains au plus sensible.

Elle a, ces dernières années, privilégié le roman, et avec un rare bonheur, elle s'est constitué une nouvelle cohorte de fidèles, auxquels elle s'est adressée dans la confiance irremplaçable de la lecture, dans le chuchotement muet de la communication individuelle permise par la page parcourue des yeux. Mais il n'empêche que son théâtre existe, qu'il peut également se lire, ce qui ne manque pas de se faire, et que, bientôt, des gens de théâtre, des jeunes sûrement, s'apercevront qu'il y a là, à portée de la main, un riche filon dramatique, avec des rôles forts, des situations urgentes, des questions brûlantes, qui ne demandent qu'à être incarnés. Il est évident que les étalagistes qui tiennent les comédiens pour des accessoires et les œuvres pour des prétextes ne peuvent pas défier un massif théâtral pareil, qui les confronte à leur propre vanité. Mais quand l'heure sonnera à nouveau d'un théâtre qui parle à la tête, au cœur et aux sens à la fois, qui soit l'interprète de ce qui nous déchire et nous angoisse, tous autant que nous sommes, on s'apercevra à nouveau que le Québec compte en Marie Laberge l'une des voix essentielles de la dramaturgie de cette fin de siècle, annonciatrice de ce que sera le renouveau de l'art de la scène de demain. ☘



SPÉCIALITÉ : Le court tirage, qualité et service inclus !

AGMV
«L'IMPRIMEUR» inc.

CAP-SAINT-IGNACE
Téléphone : (418) 246-5666
Télécopieur : (418) 246-5564

MONTRÉAL
Téléphone : (514) 848-9766
Télécopieur : (514) 848-0160

QUÉBEC
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 658-6620

SHERBROOKE
Téléphone : 1 800 363-2468
Télécopieur : (418) 246-5564

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.